

 Michel Sebillotte reprend ici des réflexions qu'il avait déjà développées dans son ouvrage *Fertilité et Système de Production* – INRA – 1989. Depuis, il ne semble pas que les recherches aient beaucoup progressé. Dans le même temps, la question du devenir des sols demeure plus que jamais posée, au point que le ministère de l'Agri-culture a jugé bon de mettre en place un observatoire des sols et que la gestion des sols fait partie de la liste des points évoqués dans l'Agenda 21, arrêté au Sommet de Rio. Il est donc bon de remettre la question sur le métier.

Ceci paraît d'autant plus justifié qu'à la grande surprise du non spécialiste que je suis, l'agronome examinant de près la notion de fertilité commence par remettre en doute sa pertinence même du point de vue de l'agronomie ! Voilà un terme courant qui paraît tout droit sorti du langage de l'agronome et qui, finalement, laisse ce dernier perplexe ! Ce constat mérite déjà réflexion en soi. Encore un de ces "concepts mixtes" dont aime à parler Georges Bertrand. Décidément, la liste s'allonge de ces mots qui mêlent des dimensions naturelles (en l'occurrence les caractéristiques des terrains cultivés) et sociales (à la fois économiques et sociologiques).

L'intérêt tout particulier de la démarche proposée par Michel

Sebillotte est d'accepter cette mixité et même de jouer sur elle pour mettre au point une démarche qui enrichisse l'analyse. En effet, la conclusion aurait pu être que le manque de précision du terme rendait la question elle-même sans intérêt, voire sans objet pour l'agronome et de renvoyer purement et simplement l'affaire devant le sociologue, spécialiste des représentations sociales. Ce n'est pas celle adoptée ici. Le choix fait est au contraire de prendre en charge l'interrogation, c'est-à-dire de prendre en charge le discours qui l'énonce dans les termes où il l'énonce, mais en même temps de proposer et de formaliser une démarche générale susceptible d'y apporter une réponse scientifiquement établie.

Il faut souligner l'importance de ce choix. L'agronome qui le fait ne se contente en effet pas d'être le spécialiste de la relation sol-plante et l'expert des "aptitudes culturelles" donnant ses conseils à l'agriculteur sur la base de connaissances "objectives" auxquelles ce dernier n'aurait qu'à se plier pour être "rationnel" dans ses décisions. Il ne cède pas à la facilité de renvoyer les représentations sociales dans le champ de l'irrationnel social – ou de l'imaginaire social – (à combattre, bien sûr), ni même à celle, déjà moins normative et plus modeste, de considérer qu'elles sor-

tent de son domaine de compétence, mais que cela importe peu, car elles n'ont rien à voir avec ce qu'il étudie. Accepter de conduire l'analyse en passant par la notion de fertilité suppose que les représentations sociales impliquées par ce terme fassent partie du champ et de la démarche de recherche au même titre – c'est-à-dire avec le même degré de réalité, donc avec le même caractère de nécessité pour l'explication – que les aptitudes culturelles. Le grand mérite du texte de Michel Sebillotte est de prendre ce parti et de le tenir jusqu'au bout pour énoncer les premiers éléments de la problématique qu'il appelle afin de pouvoir devenir une voie de recherche reconnue, partagée, collective et réellement interdisciplinaire.

Je me suis néanmoins posé quatre questions.

■ La première porte sur le statut réel du texte qui nous est présenté : s'agit-il d'un programme de travail ou d'une démonstration "théorique" de tout ce qu'il faudrait faire pour atteindre le niveau de la démonstration irréfutable ? Pour l'auteur, il s'agit, c'est du moins ce que l'on peut comprendre, d'une démonstration théorique dictant un programme de travail. D'où l'impression qui peut se dégager de ce texte d'un immense et ô combien complexe chantier à ouvrir, pour un résultat

ô combien incertain ! Dès lors ne vaudrait-il pas mieux voir dans le rigoureux et implacable réquisitoire méthodologique qui constitue le cœur de ce texte une sorte de démonstration par l'absurde de l'impossibilité de répondre à la question initialement posée. On y gagnerait au moins une prudence définitive dans le propos, qui contrasterait peut-être sainement avec les allégations catastrophistes par ailleurs trop généreusement répandues concernant la baisse généralisée de la fertilité des sols. Il est vrai que c'est sans doute là une position un peu courte et manquant par trop de nuances. D'où ma deuxième question.

■ Si les choses apparaissent aussi complexes, aussi nuancées et, pour finir, aussi difficiles à trancher, n'est-ce pas parce que le cas de figure étudié (les régions de "grande culture" du Bassin parisien) n'est pas de ceux où les phénomènes soient particulièrement nets ? En irait-il autrement dans des situations différentes (et notamment dans les zones intertropicales et semi-arides, où les terrains sont autrement fragiles et où les évolutions dans leurs utilisations sont autrement fortes, soudaines et se font sans apports réparateurs) ? Mais aussi dans ce cas, a-t-on besoin d'en passer par des démarches aussi sophistiquées ? Autrement dit, où et quand, dans

quelles conditions, le programme de travail proposé, s'il s'agit bien d'un programme de travail, a-t-il un sens, compte tenu de sa lourdeur et de la multiplicité des manques de connaissances auxquels on se heurtera ?

■ Si l'exercice peut avoir l'air aussi formel et si l'issue de toute recherche en respectant strictement les règles peut sembler aussi incertaine, n'est-ce pas parce que l'on manque de "théories intermédiaires" ou "partielles" ? En tout cas, aucune référence n'est faite à de telles théories sur les différentes relations envisagées. On peut penser qu'en fait des éléments au moins existent pour esquisser sur certains points des énoncés de propositions de portée générale. La réflexion de Michel Sebillotte s'appuie elle-même sur de nombreuses recherches empiriques et s'en nourrit ; mais c'est pour affiner le schéma d'analyse en insistant sur l'importance des variabilités dont il faut tenir compte et non pas pour commencer à fermer le jeu par des synthèses d'observations permettant de baliser quelques grandes pistes. Dans certains domaines, il est certain que les éléments manquent. Il en va ainsi par exemple en ce qui concerne une analyse des représentations sociales adaptée au schéma proposé. S'il est une conclusion claire qui ressort du texte de Michel Sebillotte, c'est bien qu'il

nous faut rapidement travailler à l'élaboration "en miroir" ou en "interface" des différentes notions organisatrices de l'ensemble de la démarche proposée.

■ Dernière question enfin, mais non des moindres : le problème posé initialement est-il le bon ? C'est Michel Sebillotte lui-même qui invite à se le demander, lorsqu'il observe que les cris d'alarme sur l'évolution de la fertilité des sols et la véritable obsession que les agriculteurs ont de leurs rendements ont largement été induits par les agronomes eux-mêmes ! Il est clair qu'il s'en prend là aux agronomes qui "chosifient la fertilité", dont il prend bien soin de se distinguer. Il y a là de toute évidence un débat – majeur sans doute – interne à l'agronomie (et sur lequel il serait bon d'avoir plus de lumière), mais, si l'on suit Michel Sebillotte, pour qui la notion de fertilité n'est pas pertinente sur le plan agronomique, on n'a affaire là qu'à un bel exemple – parmi d'autres – d'influence corporatiste et de mimétisme social, certes intéressant pour le sociologue, mais qui ne peut conduire qu'à la poursuite d'un leurre d'un point de vue agronomique. On notera au passage que Michel Sebillotte n'en a que plus de mérite de s'attaquer néanmoins à la notion de fertilité, en agronome, parce qu'elle fait partie du langage social, c'est-à-dire du

langage des acteurs auxquels il a affaire en tant que chercheur. Mais, s'il veut être conséquent avec lui-même, il ne peut le faire que pour la "déconstruire", c'est-à-dire mettre en évidence les voies par lesquelles les agriculteurs en viennent à se servir de ce terme et à avoir besoin de lui pour évaluer leur situation, alors qu'il ne signifie rien pour l'agronome. C'est à opérer cette déconstruction que lui servent les termes d'"aptitude culturelle", d'une part (qui lui permet de reprendre sa distance d'agronome *stricto sensu*) et de représentation sociale d'autre part (qui lui permet d'inclure le social – et l'économique – dans le comportement de l'agriculteur). Mais dès lors, le problème n'est plus celui d'une "fertilité" donnée et conservée ou non, mais celui d'une "maîtrise accrue du milieu". Foin des limites supposées d'une pseudo-fertilité réifiée ! Il faut continuer de mieux connaître pour élargir les marges de la liberté d'action. Et si tout le cheminement méthodologique qui nous est présenté n'était qu'une façon de montrer qu'à vouloir trop chercher le déterminisme, on ne pouvait trouver que de l'indéterminable ? On retrouve encore une fois le problème du statut du texte. De toutes ces interprétations, laquelle ou lesquelles retenir ?

M. Jollivet